

A woman in a dark, form-fitting dress is walking away from the camera on a stage. She is illuminated by a bright red spotlight from behind, creating a silhouette effect. The background is dark with some faint stage equipment visible.

LA COMPAGNIE LOUVE PRÉSENTE

POURPRE

UNE CRÉATION DE

CHRISTINE

ARMANGER

REVUE DE PRESSE

YVES-NOËL GENOD, LE DISPARITEUR

21h

25 avril 2013 - par Yves-Noël Genod

Magnifique spectacle d'amour et de narcissisme — de cabaret, quoi ! — au théâtre La Loge par Christine Armanger, sorte de peep show entouré de glaces, mais de glaces obscures. La salle est fraîche et hétéro, tant mieux ! on ne peut pas toujours se marier entre same sex. — A propos, j'ai essayé de me réconcilier avec mon ex le jour de la victoire du oui, ça n'a pas marché. Je voulais cette victoire légère (et ailée) ramassant sur le champ de bataille les vaincus tel un ange, ça n'a pas marché. Lui était amer, acide, terreux et noir. Les opposants au mariage gay (même homosexuels) en ont gros sur la patate et la réconciliation de la famille française, c'est pas encore d'actualité. — Sauf chez Christine Armanger. Le cabaret le plus chic : la beauté féminine — et le vide. Comme disait Rodin : « Quel éblouissement : une femme qui se déshabille ! C'est l'effet du soleil perçant les nuages. » C'est somptueux et le fait que le (petit) théâtre soit à moitié vide rajoute à la poésie, à la beauté clandestine de rideau soulevé et de trou de serrure. Dans la salle, quelques jeunes couples très beaux, quelques hommes seuls aussi, très beaux aussi, étranges — l'érotisme relie les hommes mieux que Dieu. Christine Armanger fait trembler un climat comme l'eau d'un lac, un étang. C'est l'étang érotique. L'étang dix-neuvième. Rien de moderne, mais le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui. (Car l'aujourd'hui n'est pas moderne, il est de la chair éternelle.) C'est avec des spectacles comme celui-ci que Paris ressemble enfin à qqch. Une grande capitale étrangère. Ce soir, 77, rue de Charonne.

Les arcanes du désir

12 décembre 2013 - par Fabrice Chêne

Le festival Péril jeune offre souvent une place à des spectacles qui sortent des sentiers battus. C'est le cas de « Pourpre », une proposition audacieuse et onirique qui interroge le désir et le pouvoir de fascination des corps.

Le pourpre est d'abord une couleur : rouge foncé, comme on sait. La couleur du sang, la couleur du désir. « Pourpres, sang craché, rire des lèvres belles » (Rimbaud). Ce qu'on sait peut-être moins, c'est que le pourpre rétinien est le pigment photosensible porté par les bâtonnets de la rétine... Cela ne réjouirait-il pas Georges Bataille, pour qui l'érotisme est avant tout affaire de regard ? Le spectacle de Christine Armanger, créé à La Loge en avril 2013, consiste en une sorte de rituel érotique, hypnotique, d'un peu plus d'une heure, qui vise non pas à susciter le désir, mais plutôt à l'interroger dans son principe, à le débusquer à sa source. Qu'est-ce qui fait qu'un corps devient désirable ? Et qu'est-ce qui conditionne ce désir ? Au son distordu de la guitare, cette chorégraphie au ralenti décompose le prisme du désir comme pour tenter de saisir l'instant, le point de bascule qui déclenche la captation fascinée du regard.

La mise en scène, très sobre, repose sur un jeu de couleurs et deux figures féminines opposées. Par ordre d'apparition, Olivia Renart incarne d'abord toutes les femmes des revues de cabaret, des divertissements coquins. La comédienne est métamorphosée en image fantasmagorique de femme pulpeuse, plus ou moins fatale, sorte d'émanation du désir masculin. Une imagerie qui ne se prive pas d'évoquer Marlène Dietrich, l'une des premières figures du désir dans l'histoire du spectacle, qui résume toutes les autres. Robe noire, transparence, talons hauts : l'érotisme est ici balisé, codifié, et repose sur les classiques artifices de la séduction, entre poses lascives et gestuelle convenue. Mais cette lascivité même est comme minée de l'intérieur par la lenteur extrême des mouvements, rendue angoissante par les moments de suspens où la comédienne se fige, le regard fixe, devenue brusquement glaçante.

Inquiétante étrangeté

La seconde figure féminine ou apparition, plus dérangement encore, est incarnée par Christine Armanger elle-même. Figure tout aussi fortement sexualisée, mais qui pour sa part n'emprunte aucun des codes habituels de la séduction. Exhibition inattendue, partielle, du corps, chair montrée dans sa blancheur, sa nudité crue, une nudité seulement estompée par de savants jeux de lumière. La robe blanche toute simple voile ou dévoile le corps de la comédienne, mais sans suivre le code fixé par les règles non écrites du strip-tease. Dans cette exploration d'une féminité offerte aux regards, mais échappant aux stéréotypes du désir masculin, le corps sexué se charge d'autant plus de mystère que ce qui sert ordinairement à le rendre attirant est écarté. En prenant à contre-pied toute image déjà constituée d'une féminité désirable, Christine Armanger semble chercher à saisir l'inquiétante étrangeté du désir, son intranquillité foncière, en même temps qu'elle représente un corps féminin réinventant un érotisme qui lui serait propre.

Cette dualité féminine, qui fait parfois songer aux visions de David Lynch, est renforcée par les ambiances musicales, elles aussi duelles. Alors que des musiques enregistrées font entendre la suavité, les rythmes chaloupés du jazz, les sons produits en direct par Cédric Michon constituent une matière sonore obsédante, enveloppante, insistante – des vagues électriques qui troublent le confort du public. Le monde de *Pourpre* n'est pas un monde tranquille. Le spectateur pénètre dans une dimension à part, il est dérangé dans sa passivité de spectateur par les stridences de la guitare comme par les lumières qui parfois agressent sa rétine. Une violence qui rejoint celle du propos et qui n'est pas le moindre intérêt de ce projet original.



Pourpre électrise La Loge

26 avril 2013 - par Smaranda Olcese

L'atmosphère est électrique sur le plateau de La Loge. Les boucles lancinantes de la guitare électrique de Cédric Michon construisent, pour l'installer durablement, la densité de *Pourpre*. Des décharges fulgurantes laissent apercevoir une silhouette hallucinée qui semble hanter l'espace. Christine Armanger signe une pièce radicale qui embrasse dans un double mouvement les territoires troubles du désir.

Pulpeuse, sensuelle, venimeuse, Olivia Renart incarne à elle seule les figures iconiques des cabarets berlinois de la folle période de l'entre deux guerres et des films de l'âge d'or de Hollywood. Sa facilité à glisser d'une expression à son parfait contraire, dans des mimiques dignes d'une grande tragédienne, sa maîtrise certaine de l'arsenal et des mécanismes de la séduction, enveloppent chacune de ses apparitions d'une aura à la fois glacée et aguicheuse. Parfaitement sculpturale, surface de projection des fantômes les plus délirants, elle fait planer sur le plateau l'ombre voilée des somptueux personnages du cinéma de David Lynch.

L'enclenchement de l'étonnante machine célibataire qu'accueille *Pourpre* dans son obscurité feutrée achoppe systématiquement sur la présence silencieuse, bouillonnante, d'une autre figure du désir. Le trouble rode dans les gradins, lors d'une déambulation quasi transparente, somnambulique. Cette puissance du désordre prend corps dans une respiration profonde qui remue les entrailles. Christine Armanger saisit, dans une véritable performance physique, des nuances terribles d'un désir brûlant qui crie son nom furieusement dans la convulsion de membres dénudés. Elle convoque l'imagerie orchestrée par le professeur Charcot, dont Georges Didi-Huberman a finement exposé les ressorts dans son ouvrage *L'invention de l'hystérie*. Porté par les riffs de guitare acharnés, dont la tessiture semble se déliter, son délire retrouve les pulsions brutales, les rythmes archaïques qu'approchent les corps hybrides des danseurs de buto.

La dynamique des rêves travaille en profondeur *Pourpre* à coup d'images obsessionnelles. Leur force se démultiplie à chaque fois que la logique un peu trop binaire des apparitions contrastées se retrouve brouillée.



Pourpre

29 avril 2013 - par Martine Piazzon

Formée au théâtre et à la danse, Christine Armanger a conçu et mis en scène un spectacle performatif qui emprunte à ces deux disciplines et qu'elle présente comme une pièce allégorique traitant de l'inquiétante étrangeté de l'obscur objet du désir et de la violence du désir.

Le propos exploratoire sinon discursif se développe par le truchement de deux corps féminins dans une acception antinomique, aux antipodes l'un de l'autre en termes de représentation sexuelle : le corps érotisé vecteur du fantasme masculin versus l'essence d'un corps au "naturel" comme approche du désir féminin.

Le premier, arborant les signes extérieurs de la féminité prometteuse et de la sensualité aguicheuse, calque sa gestuelle sur les codes érotiques de la parade amoureuse à destination de la gent masculine. En contrepoint absolu, le deuxième, proche d'un corps anatomique, est dépourvu de tout artifice et mu par son propre désir.

"Pourpre" s'avère donc un travail particulièrement intéressant tant par sa thématique que par sa forme qui repose sur la dramaturgie du corps. Sur le plateau nu, seul un musicien guitariste, Cédric Michon, émerge de l'obscurité. La scénographie repose essentiellement sur les jeux de lumières travaillées par Alice Versieux qui délimitent les espaces de jeu et localise les aires d'apparition des personnages.

Olivia Renart, cheveux blond vénitien, peau laiteuse et corps aux formes voluptueuses qui renvoient au stéréotype de la pin-up des années 50, se dévoile, sous les bas, la robe en satin à la Gilda et les moues à la Marilyn, avec une parcimonie savamment mise en scène qui suscite davantage l'excitation physique et sexuelle comme un réflexe pavlovien que le désir qui ressortit davantage au mental.

Christine Armanger, abondante chevelure cuivrée, corps malingre dont elle exacerbe la musculature nerveuse et la saillance des os et revêtu d'une simple robe blanche, utilise ce dernier comme vecteur d'un désir propre qui ne connaît pas la limite de la pudeur et s'autogénère de manière parfois inquiétante comme une pulsion irrésistible et indomptable.

La petite robe blanche comme la typologie du corps et le travail corporel de Christine Armanger n'est pas sans évoquer celui sur le corps parlant et le corps désirant de la danseuse et chorégraphe Pina Bausch qui a introduit le concept de danse-théâtre.

Christine Armanger signe un spectacle atypique, reposant sur une indispensable implication avvertie des officiantes pour mettre en oeuvre la force tragique du corps, et maîtrisé quant à l'hybridation des arts, qui apporte sa pierre, au delà du désir féminin, au champ de réflexion sur la jouissance qui donne existence au corps humain.

Un Soir Ou Un Autre

Danse Theatre Sons Partis Pris Mots Buto Amnésies

Pourpre (lettre ouverte)

8 décembre 2013 - par Guy Degeorges

Chère Christine

C'est passionnant pour moi d'avoir pu voir trois moutures successives de *Pourpre*, et d'avoir chaque fois été surpris par les évolutions du projet.

Surpris par l'effacement progressif des codes du burlesque, une prise de risque qui déplace à chaque fois la dynamique du spectacle, et les oppositions qui le traversent. J'en étais décontenancé.

J'ai été très impressionné par la densité que prend ta présence, ton corps, de plus en plus, ce mouvement qui part du jeu pour aller vers la danse (pas dans un sens académique). La force qui fait évoquer par d'autres chroniqueurs le buto, l'état de stupeur, de somnambulisme

C'est en tous cas intense, sur une voie grave et sobre, tu t'approches (mais est-ce atteignable ?) de la quintessence d'un érotisme dans la radicalité, pur (dur !). Quelque chose de dangereux. Loin des vulgarités des clins d'œil et des évidences. Je crois que c'est très difficile à réaliser, car il faut être sobre et être impudique à la fois, être à fond en faisant peu, émettre puissamment sans excès de mouvement, être unique mais générique.

Avec cette pièce, où en seras-tu à Confluences ?

Bien sûr à bientôt,

Guy